

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : P.1450 8511*

Administrateur PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction PIERRE BOUCHER

On est prié d'envoyer toute correspondance à la case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Administration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud	\$6.50	\$3.50	\$1.85
Autres pays	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi, accepté et payable au pair à Montréal.

Première année — No 205

Le numéro : 5 sous

Montréal, lundi 12 novembre 1934

Le capital de la Banque du Canada

Et la nomination du sous-gouverneur adjoint de cette institution

Les Canadiens de langue française ayant souscrit 13,605 actions de la Banque du Canada sur un total de 100,000, M. Langlois fait observer que c'est plus qu'on n'aurait espéré dans les circonstances mais que ce n'est encore qu'un huitième du total. Il y a là une légère erreur, puisque huit fois 13,605 donnent 108,840, tandis que sept fois le même nombre donnent 95,235, et qu'ainsi la souscription totale de nos compatriotes est beaucoup plus près du septième que du huitième. Pour un peuple réputé pauvre et qui effectivement l'est par comparaison, cet apport au capital de la nouvelle Banque n'est pas à dédaigner; d'autant moins qu'on a, suivant l'habitude, classé comme Anglo-Canadiens tous les souscripteurs qui n'étaient pas manifestement de nos compatriotes. Si l'on ajoute que la moyenne des souscriptions est moins élevée chez nous que chez les Anglo-Canadiens, et, par conséquent, le nombre des actionnaires proportionnellement plus élevé, le droit du Canada français au poste de sous-gouverneur adjoint est incontestable.

On déclarait ces jours derniers à Ottawa que ce fonctionnaire serait nommé très prochainement et que ce serait probablement un Canadien-Français. Les candidats de notre langue ne manquent pas, et il est à craindre que nos représentants dans le cabinet ne cèdent une fois de plus à la tentation de nommer au poste disponible quelque partisan politique, sans égard à la compétence requise. La tentation sera d'autant plus grande que contrairement à notre première impression la loi constitutive de la Banque n'attribue aucun pouvoir effectif au sous-directeur adjoint, lequel sera plutôt un fonctionnaire honorifique, dont la compétence importera peu. Si l'on veut réellement donner au Canada français une représentation qui ne soit pas illusoire, il faudra modifier la loi pour que l'adjoint au sous-directeur soit autre chose qu'un pensionnaire de l'Etat, ayant pour seule raison d'être d'empêcher une importante clientèle électorale de se croire ignorée.

La PATRIE estime que la participation relativement élevée du Canada français à la souscription du capital est probablement due à ce que les Canadiens-Français ont appris à mieux apprécier le placement de tout repos que représentent les emprunts de l'Etat et, par analogie, les titres de cette banque qui, au fond, est une institution d'Etat. C'est à voir. Le rédacteur de la PATRIE n'attribue-t-il pas vraiment aux fonds d'Etat plus de stabilité qu'ils n'en ont? A l'heure actuelle, le dollar canadien ne vaut plus même 60 sous dans les pays à monnaie d'or, de sorte qu'une obligation 3% du récent emprunt fédéral ne rapporte plus qu'aux environs de 1.75%. Si c'est cela que le confrère appelle de la stabilité, il n'est pas difficile.

Dernière observation. D'un article que je publiais il y a quelques années à l'ACTION FRANÇAISE de Montréal, maintenant disparue, et à l'aide de données rudimentaires que je complétais par le seul raisonnement, j'estimais à un septième environ de la richesse totale du pays la fortune immobilière et mobilière du Canada français. La provenance du capital de la Banque du Canada semblerait indiquer que cette estimation était absolument exacte.

Olivar ASSELIN

Les nouveaux Canadiens

Le président de la Société belge d'immigration, le Comte de Sars-le-Comte, nous communique un mémoire assez élaboré sur la situation des immigrants dans notre province. Ce mémoire contient plusieurs observations intéressantes que nous résumons au bénéfice des lecteurs de l'ORDRE.

Une propagande intensive, souvent trompeuse, dans les divers pays d'Europe a attiré au Canada une population cosmo-

polite où se recrutent aujourd'hui de nombreux chômeurs. Installés d'abord sur des terres, ces immigrants, étrangers à nos mœurs, déçus, les ont quittées et sont venus grossir le nombre des travailleurs urbains. La plupart d'entre eux sont naturalisés et, comme tels, reçoivent des allocations de chômage. Le sort de ceux qui n'ont pas adopté la nationalité canadienne est pitoyable.

Le gouvernement de Québec entreprend un vaste mouvement de colonisation et de retour à la terre. Il a demandé le concours du clergé catholique pour mener à bonne fin cette entreprise. « Certes, je reconnais que le Clergé canadien a rendu de grands services dans le passé à l'œuvre de colonisation, et pourrait continuer à en rendre encore; mais le ministère provincial ne pourrait-il pas organiser un service de conférenciers et recruteurs laïques, pouvant rendre aussi les mêmes services? » M. le Sars-le-Comte se demande comment le clergé catholique accueillera les demandes des chômeurs-immigrés non catholiques. « Quelle sera l'attitude du Clergé et des Sociétés catholiques de colonisation envers la masse de ces immigrants, de religions diverses, et devenus canadiens? », demande-t-il.

M. de Sars-le-Comte continue: « C'est très beau de fulminer actuellement: Le Canada aux Canadiens! Mais qui a attiré ici cette masse d'immigrants par de fallacieux mirages? Les responsables ont donc à supporter les conséquences de cette colonisation à outrance, de ces propagandes qui ont amené sur le merveilleux sol canadien les centaines de milliers d'immigrants qui le peuplent. (...) Le devoir du ministère de la colonisation n'est donc pas de se laisser influencer par les sociétés catholiques de colonisation, dont la majorité est dirigée par des prêtres dont j'admire et respecte les intentions, mais qui écartent systématiquement tout ce qui ne sera pas catholique et canadien, mais d'étendre à tous ceux qui ont des droits incontestables, les avantages offerts actuellement aux seuls fils de cultivateurs et canadiens de naissance. Les immigrants, devenus Canadiens par droit de séjour, ont des droits également, que la plus élémentaire justice ne peut méconnaître. »

Je n'ai indiqué que les idées-maîtresses du mémoire de M. de Sars-le-Comte. Exprimées de la sorte et détachées du contexte, les opinions du président de la Société belge d'immigration paraissent peut-être sévères à l'égard de notre clergé. En toute justice pour leur auteur, je dois dire que, dans son mémoire un peu touffu, elles sont passablement atténuées par des considérations louangeuses pour le clergé et le gouvernement provincial.

La situation des Canadiens de fraîche date, Allemands, Autrichiens, Polonais, voire Français ou Belges en notre province n'est guère réconfortante. Comme le remarque M. de Sars-le-Comte le gouvernement canadien les a attirés ici sous des promesses trop souvent fallacieuses. Un grand nombre d'entre eux ont ensuite été dirigés sur des terres éloignées de tout centre de communication. Les conditions de l'agriculture en notre pays ne sont pas les mêmes qu'en Europe. L'attrait de la ville s'est exercé sur les immigrants comme sur nos cultivateurs.

Aujourd'hui un grand nombre de ces nouveaux Canadiens, habitués à notre climat et connaissant mieux notre pays, retourneraient volontiers à l'agriculture. Le gouvernement de Québec a clairement indiqué qu'il distribuerait des terres à tout homme apte à les coloniser. Qu'on ne soit pas moins sévère pour les nouveaux Canadiens dans le choix des aspirants-colons, mais qu'on ne le soit pas davantage. Comme le réclame M. de Sars-le-Comte, ils ont droit au même traitement que les « Canadiens de naissance ». Le gouvernement ne doit pas se laisser influencer par des considérations de race ou de religion.

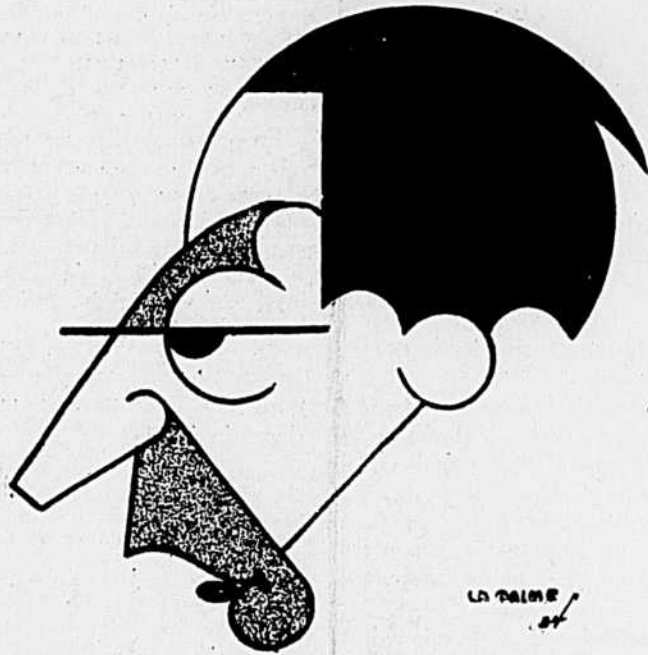
Nous croyons cependant que M. de Sars-le-Comte ne saisit pas exactement le rôle des sociétés diocésaines de colonisation. Ce n'est pas l'intention de leurs directeurs, semble-t-il, de fermer à tout autre que les Canadiens catholiques l'accès des nouvelles terres. Je ne pense pas qu'elles refuseraient leur aide, par exemple, à un Autrichien catholique. Les associations protestantes accueilleraient de même les protestants, qu'ils soient Allemands ou Danois.

La plupart des aspirants-colons, M. de Sars-le-Comte l'admettra, sont des Canadiens-Français. Le gouvernement de Québec a cru que le meilleur moyen de recruter les colons, c'était de confier cette tâche aux sociétés diocésaines de colonisation. Cette mesure politique n'a rien d'injuste pour les nouveaux Canadiens.

Dollard DANSEREAU

Un ami de l'ORDRE qui s'intéresse particulièrement au succès de notre journal faisait dernièrement son tour de Gaspésie. Il regrette comme beaucoup d'autres de n'avoir pu boire qu'en contravention, partout à l'est de la Rivière-du-Loup. Il n'en a pas moins remarqué à toutes ses étapes que le touriste avait sa provision de gin de Kuyper, boisson favorite de l'excursionniste à cause de ses qualités et de son bon marché.

LE ROMANTISME



M. Robert Choquette

LES IDÉES ET LES FAITS

I. — L'hygiène de 1785... à 1934

Le Dr Léo Pariseau est un de ces hommes dont je disais l'autre jour qu'ils nous grandissent à nos propres yeux et aux yeux de l'étranger. Au récent congrès de l'Association des Médecins de Langue française, tenu à Québec, il a eu une communication sur le scorbut, qui décima l'équipage de Cartier. C'est le travail le plus complet qu'on puisse désirer. En 1926, au neuvième congrès de l'Association, il avait parlé des maîtres de l'anatomie, de la physiologie, de la chirurgie; en 1930, il avait présenté un travail sur l'histoire ancienne de l'électrothérapie; en 1932, il avait traité de « l'histoire médicale du Castor », comme il lui dit mille fois avec un sourire dans le JOURNAL de l'Hôtel-Dieu de Montréal. C'est dans cette publication toujours instructive que nous trouvons, sur le scorbut au Canada à l'époque de Cartier, les éclaircissements que voici (d'après un traité de F.-X. Swediaur dont la quatrième édition fut publiée à Paris en 1801):

Le chapitre XIII, écrit M. Pariseau, est consacré à « la nouvelle maladie syphilitique qui a paru depuis peu en Canada ». C'est, vous l'avez deviné, le fameux Mal de la Baie St-Paul, qui a fait couler tant d'encre. A la Baie, dit Swediaur, on l'appelait Mal des Bouchements. Dans les environs de Boucherville il portait le nom étrange de Lustrucro. A Sorel, celui de Mal de Chicot. Un peu partout: Mauvais Mal, Vilain Mal, Gros Mal. Ajoutons que les Canadiens français ne se gênaient point pour l'appeler mal... anglais ou écossais. Non sans raisons, peut-être; car il semble bien que le virus fut semé à la baie St-Paul par un pilote écossais. Il est certain que vers le même temps sévissait dans les Highlands de l'Ecosse une forme fruste de la syphilis, que les gens du pays nommaient « The Sibbens ».

Dans la seule province de Québec, il y avait, en 1785, 5,801 cas avoués, soit environ 5 pour 100 de la population. Grâce à la collaboration du corps médical et du clergé, le dépistage s'organisa avec succès, bien que « pendant longtemps » on dut « recourir aux remèdes empiriques ». D'après Swediaur, on l'aurait vu, le mal vint d'un pilote écossais vérolé, lequel l'avait apporté des Highlands où sévissait alors une épidémie de syphilis. Il existait d'ailleurs à la baie Saint-Paul une station de fumigation pour les troupes. Contaminées par le pilote, peu disciplinées, celles-ci se répandirent probablement parmi la population, qu'elles contaminèrent à leur tour. D'autant plus que les soldats logeaient chez les colons, peu soucieux eux-mêmes de l'hygiène. M. Pariseau ajoute:

Quant aux infortunés Canadiens observés par Bowman, ils étaient sûrement syphilitiques sans le savoir. Cette affaire du « Mal de la Baie » est jugée, classée. Les écrits du temps démontrent que la fameuse épidémie n'était guère vénérienne; mais s'il est avéré que ces « Anciens Canadiens » ne pêchèrent pas trop contre la Pureté, il est surabondamment prouvé qu'ils pêchèrent beaucoup contre l'Hygiène. La communauté de biens, quand il s'agit de pipes, de gobelets et autres ustensiles intimes, ne sera jamais recommandée par la Faculté. Or nos arrière-grands-pères la pratiquaient; et, pour comble de malheur, nos arrière-grands-mères avaient emprunté aux sauvagesses une détestable coutume signalée à l'époque par le docteur Blake, dans une lettre au Gouvernement: « They chew the food for their infants and spit it in their mouths. »

Ce mépris de l'hygiène, cause de

l'épidémie scorbutique de 1785, nos classes les moins éclairées semblent l'avoir conservé. Chacun de nous a vu cette pratique indienne qui consiste à mastiquer les aliments avant de les donner à l'enfant. Cela, on peut bien se le dire en famille. On s'étonne pourtant que le respect des traditions, le Canadien-Français le pousse jusque-là.

Lucien PARIZEAU

P.-S. — Demain, suite des articles parus sous cette rubrique les 7 et 8 novembre.

Dans mon article de samedi sur le « jaunisme d'idées », il fallait lire: L'ORDRE a cent et une fois critiqué le jaunisme de la presse de grande information; mais il n'en a pas fait... et non: mais elle n'en a pas fait... Quelques lignes plus loin, au bas de la colonne, un mastic a déformé une phrase qui doit se lire ainsi: Le jaunisme d'information a produit la foire aux images, qui s'adresse au peuple; le jaunisme d'idées a produit la foire aux préjugés, qui s'adresse aux hommes d'élite.

L. P.

Questions de langue

ORDRE, ORDONNER, « ORDER ». — Le mot ordre est-il synonyme de commande? « Au point de vue commercial », dit Pigier, « il n'y a pas de différence entre les mots ordre et commande, on les emploie indifféremment ». Ainsi, on peut dire: prendre des commandes ou des ordres; commande ou ordre par correspondance. Plusieurs, cependant, préfèrent le mot commande à ordre.

On appelle facture d'ordre celle qui est établie par l'un des services d'une maison à un autre service de la même maison; par exemple, de l'atelier de montage à l'atelier d'ajustage, ou vice versa.

Payez à l'ordre de M. A. Paré, cela veut dire à M. A. Paré lui-même ou à la personne qu'il désignera.

On appelle ordre de bourse l'ordre « donné à un agent de change ou à un banquier (coulissier) d'acheter ou de vendre des titres, des valeurs, etc. » (Pigier).

Il y a aussi les billets à ordre, les comptes d'ordre, les écritures d'ordre, les ordres de virement, etc.

Par ordre du jour, on entend les questions dont les administrateurs ou les actionnaires doivent s'occuper dans une assemblée; ajoutez ou mettez cette question à l'ordre de jour; le Président rappelle que l'ordre du jour de la présente séance comporte...

Le mot ordre signifie encore un commandement: vous avez ordre de partir.

Le mot ordre est aussi employé dans le sens de disposition des locaux ou articles d'une manière utile et agréable: les marchandises doivent être en bon ordre dans les rayons; mettez ces papiers en ordre, ce bureau n'est pas en ordre; je classerai tous ces documents par ordre alphabétique.

Dans les ministères, par exemple, dit Gabriel Chavet dans son livre intitulé: Ce que doit savoir l'employé de bureau, « l'existence d'un fonctionnaire spécial, chargé du classement et de la conservation des documents, appelé « commis d'ordre », semble dispenser tous les autres employés d'avoir de l'ordre dans leurs travaux ».

Il faut éviter d'employer le mot ordre pour état: recevoir des marchandises en bon état; emballage intact, en bon état; mettez la machine à addi-

tionner en bon état, et non en bon ordre; à vendre en parfait état un dactylographe Remington avec accessoires. « C'est traduire littéralement de l'anglais que d'écrire: J'ai reçu mes marchandises en bon ordre, quand on a constaté qu'elles étaient en bon état » (Léon Lorrain).

Le verbe « order » est un barbarisme, et, par conséquent, ne doit pas être employé: commander, et non order, des marchandises. L'antonyme est contrecommander, ou décommander, et non « contreorder ».

Ordonner est français, mais non dans le sens de commander des marchandises: quantités commandées, en commande, et non ordonnées. Mais on dira: je vous ordonne, je vous ai ordonné de faire telle chose; faites cette chose comme je vous l'ai ordonné.

Adjutor FRADET

Échos

Barthou et Willy, ou l'heureuse erreur

● Sait-on qu'il arriva un jour à Barthou d'être confondu avec Willy, le bon Willy, co-auteur des Claudine?

On raconte cette anecdote. C'était à l'occasion d'un banquet politico-littéraire. A la porte de l'hôtel arrivent en même temps M. Barthou, qui était ministre, et Willy. Naturellement l'écrivain s'effaçait devant l'homme d'Etat, qui, mince et leste comme un jeune premier, entra prestement, cependant qu'un cocher de fiacre au courant renseignait quelques badauds, les yeux écarquillés devant l'hôtel.

— Cui-là, tu vois, c'est le ministre; tu sais, Barthou!

Willy étant resté un peu en arrière, plus d'un des assistants crut que cette désignation était pour lui, et un électeur, qui semblait être ramasseur de mégots de son métier, se hâta de grasseyer:

— C'frère-là, pour sûr, c'est pas en léchant les murs de son cabinet d'travail qui s'a arrondi le bide pareillement. Tu piges ç'paquet de tripes! mince de minisse!

Et la foule de rigoler.

Willy, en effet, n'était — déjà! — pas maigre, mais déjà aussi il n'aimait pas beaucoup qu'on charriât son ventre. Les réflexions du type le piquèrent au vif, la gaieté des voisins l'exaspéra, et se retournant, hargneux, il répartit:

— Occupe-toi donc de tes oignons, eh! pochette! Est-ce que je te demande la couleur de ce que tu bouffes, dis, mal cuit?

Les badauds, versatiles comme l'est toute foule grande ou petite, accablèrent de quolibets le malheureux ramasseur de mégots, que la stupefaction de s'entendre ainsi en guilander par une Excellence faillit rendre aploectique.

— Ben! y t'en a bouché un coin, l'minisse! se moquaient les rieurs. T'as eu ton paquet! qu'est-ce qu'y t'a mis! Y t'a bien fermée, mazette!

Le voyou était encore bafoué, que Willy avait depuis longtemps disparu. Mais depuis ce jour M. Barthou possédait, dans le quartier de la République, la réputation solide d'un gas pas fier et assez mal embouché.

C'est la vie!

● Il y a déjà quelques mois qu'ils sont mariés et, naturellement, il ne peut plus passer tout son temps à l'embrasser. Elle, pourtant...

Un soir:

— Pierrot, mon chéri, vous ne m'aimez plus, je le crains, plus du tout...

— Que dites-vous là, Linette jolie?... quelle singulière idée!... Je vous adore.

— Pourquoi, Pierrot chéri, ne me le dites-vous plus si souvent qu'aux premiers jours de notre mariage, ni si souvent, ni si tendrement...

— Ecoutez bien, mon amour, mon cœur, ma Linette chérie. Je vous aime, je vous aime, je vous aime passionnément, de plus en plus passionnément, je vous aime à la folie, je vous aimerai toujours à la folie, je ne pense pas à autre chose qu'à vous aimer à la folie... Là... Et maintenant, laissez-moi finir de lire mon journal.

Le gâteau des morts

● Pour les funérailles du roi de Yougoslavie, on a respecté la coutume millénaire et essentiellement populaire de porter en tête du cortège le gâteau des morts, li kolyivo. Ce gâteau fort épais, fait de blé bouilli, aromatisé par des herbes, ne se mange pas comme une friandise, mais par devoir.

Dans les pays orthodoxes, non seulement en Yougoslavie mais aussi en Roumanie, ce gâteau béni est apporté à des dates commémoratives d'une mort à tous les voisins qui doivent en prendre une part.

La valeur de la dévaluation

par André BOWMAN

Depuis que la dévaluation est devenue autre chose qu'une mesure purement monétaire et financière, il ne manque pas de partisans pour la recommander à tout propos et surtout hors de propos. Dans la plupart des cas, la dévaluation, comme l'inflation, est une solution de moindre effort. Il se peut que des pays aient été obligés de dévaluer leurs devises pour des raisons purement économiques, mais c'est l'exception. Depuis la guerre, la dévaluation est devenue un système politique, comme du reste l'inflation. Celle-ci ayant donné des résultats désastreux, les gouvernements y regardent maintenant à deux fois avant de mettre en marche la planche aux assignats. Mais comme la dévaluation a un effet nocif moins immédiat et qu'elle peut même, dans certains cas, sembler offrir quelques avantages (plus apparents que réels), on ne l'a pas encore reléguée au magasin des accessoires usés.

On sait qu'il existe en France depuis plusieurs mois un mouvement de dévaluation. Il est dirigé par un ancien ministre qui se déclare l'adversaire du « bloc de l'or » et qui fait sans s'en douter le jeu des places étrangères, fort soucieuses de rétablir leurs positions aux dépens des pays qui ont eu la bonne idée de conserver une monnaie saine et garantie par l'or. Ce mouvement, de purement monétaire et financier, est devenu politique. Il offre des dangers sérieux, car la France ne se trouve pas dans la situation où était l'Angleterre, quand elle a laissé tomber sa devise sur le marché international.

Un des derniers pays qui aient tenté une dévaluation est la Tchécoslovaquie; elle a d'ailleurs agi très prudemment en dévaluant sa monnaie de 18 p. 100 seulement.

Les premiers mois, on a pu enregistrer certaines améliorations dans différents domaines: recettes budgétaires, exportations, chômage. Mais de l'avis de tous les journaux, la dévaluation de la couronne tchécoslovaque n'a pas rempli tous les espoirs mis en elle, et en définitive, la situation ne s'est pas du tout améliorée. Elle est restée stationnaire et elle accuse même, dans certains cas, une régression.

Le président de la fédération des industriels tchécoslovaques, M. Preiss, disait dans un discours fort pessimiste qu'il a prononcé récemment devant les membres de cette fédération: « La mauvaise récolte dans les pays de la Petite-Entente et en Hongrie, en diminuant encore la capacité d'exportation de ces pays, ne peut qu'y réduire encore nos exportations... La mauvaise récolte chez nous va rendre encore plus pénible notre situation en affaiblissant la capacité d'achat de nos paysans. En outre, nous serons obligés d'importer des denrées et des matières premières à des prix plus élevés, en raison de la hausse sur les marchés internationaux et de la dévaluation de la couronne. »

Cette observation est parfaitement juste. Tout pays qui dévalue sa monnaie peut voir augmenter ses exportations pendant quelque temps. Mais il arrive qu'un moment ou l'autre les stocks de matières premières sont épuisés. Il faut donc les remplacer; à ce moment, l'importation peut être désavantagée par une hausse sur le marché mondial, hausse qui se compliquera de la baisse de la monnaie nationale. Ainsi donc, tous les avantages que l'on aura pu retirer d'une dévaluation risquent d'être neutralisés. La dévaluation n'est plus alors une manœuvre purement économique, encore moins monétaire. Elle devient politique par le seul fait du jeu des relations internationales. Elle peut donc se révéler néfaste au plus haut point. Ce n'a pas été le cas pour la Tchécoslovaquie, du moins jusqu'à l'heure actuelle. Mais le système n'en demeure pas moins gros de dangers.

Le but principal de cette dévaluation était surtout de venir en aide aux agrariens, qui dominent entièrement la politique économique du pays et dicent leurs volontés au pouvoir central. C'est pour tenter de leur ouvrir des débouchés à l'étranger que Prague a procédé à la dévaluation. Elle avait peut-être sa raison d'être quand on l'a entreprise. Elle ne l'avait plus quelques mois plus tard.

C'est pourquoi M. Preiss fait une vive critique de cette politique économique: « Il n'est pas juste de faire supporter aux caisses

Le genièvre (gin) de Kuyper fut le premier connu au Canada et il reste le favori de « nos gens ». C'est une boisson de gentleman, à prix populaire.

« Le déserteur » de Claude-Henri Grignon

(Du cinquième cahier de la RELÈVE)

de l'Etat des charges en faveur d'une seule classe de citoyens (les agriculteurs), quelle que soit son importance, car les autres groupes économiques pourraient avec le même droit exiger la même faveur. L'industrie pourrait exiger que sa production de charbon lui fût achetée par un monopole; de même pour la production du fer. La politique agrarienne nous a conduits à un bouleversement de la production agricole elle-même, aboutissant à un excédent de céréales, puis, par une évolution toute naturelle, à l'exigence que l'Etat devienne l'organisateur exclusif de la vente des produits agricoles, dans le cadre de prix fixés par le gouvernement, soit donc par la résultante des forces politiques.

Les partisans de la dévaluation ne sont naturellement pas de l'avis de M. Préiss; mais les journaux les plus sérieux sont obligés de reconnaître que malgré la dévaluation la reprise du commerce extérieur est assez lente.

Cette expérience tchécoslovaque peut servir d'exemple avec la plus grande prudence, elle offre pourtant des dangers sérieux. Si elle avait été exclusivement le fait de manœuvres politiques elle aurait probablement été désastreuse.

La dévaluation américaine, elle non plus, n'a pas donné tout ce que l'on en attendait. L'expérience, répétée dans un autre pays, donnerait peut-être des résultats encore plus médiocres.

André BOWMAN

La Pharmacie Montréal

M. Charles Duquette, propriétaire de la Pharmacie Montréal, inaugurait, vendredi soir, un nouvel immeuble qui sera le siège principal de cette pharmacie. Au rez-de-chaussée, le magasin; les étages supérieurs se partagent les bureaux et les entrepôts.

Le nouvel immeuble fait honneur à l'architecte qui en a dessiné les plans. Le style du mobilier est en harmonie avec celui de l'immeuble lui-même. Excellent homme d'affaires, M. Duquette a compris l'importance de l'éclairage; le magasin est éblouissant de clarté, et la marchandise revêt de ce fait un éclat qui la rend attrayante à l'œil. Bref la nouvelle Pharmacie Montréal est un splendide magasin, comme on n'en voit malheureusement que dans l'ouest de la Ville.

Un album, ingénieusement dessiné, nous apprend que M. Duquette a fondé sa maison en 1923. Elle était alors située à l'angle des rues Sainte-Catherine et Beaudry. En 1926, M. Duquette transféra son magasin à l'angle des rues Amherst et Sainte-Catherine. « Le chiffre d'affaires augmenta, nous apprend l'album. Le personnel aussi. La réputation aussi. Soixante-quinze employés, dix lignes de téléphone directes, une flottille trépidante d'autos et de motos. L'extension à la banlieue, dans un rayon de 20 milles, du service de livraison. Cette progression parut inouïe, en pleine période de crise, et les témoignages d'admiration affluèrent. »

Nous ne voulons pas entrer dans la discussion de principe qui sépare actuellement les pharmaciens. Les méthodes commerciales de M. Duquette ont été blâmées par ses confrères et... concurrents. Il est une chose que personne ne conteste à M. Duquette: c'est le sens des affaires qui lui a permis, en dix ans, d'édifier l'une des entreprises commerciales les plus prospères de Montréal. C'est un Canadien-Français qui, grâce à son talent et à son travail, a réussi... et nous sommes heureux de l'en féliciter.

Dollard DANSEREAU

L'opinion de nos lecteurs

Sherbrooke, septembre 1934.
Monsieur le directeur,

Veuillez trouver ci-inclus un mandat-poste (\$1.75) comme renouvellement de mon abonnement (3 mois) à l'ORDRE.

J'espère que votre persévérance saura surmonter les difficultés auxquelles vous avez à faire face.

Agréé, Monsieur, mes meilleures salutations.

Lucien LAVALLÉE

Québec, septembre 1934.

Monsieur le directeur,

Je vous adresse sous pli un mandat-poste de \$3.25 en paiement de six mois additionnels d'abonnement à l'ORDRE.

De votre journal rien ne m'est indifférent: tout me paraît admirable ou déplorable — comme il convient à un bachelier.

J.-A. PRÉVOST, juge.

N. de la R. — Cela nous rappelle le mot de M. Léo Pariseau sur les Français: « Je les aime beaucoup: ce sont des gens détestables. »

Rimouski, septembre 1934.

Monsieur l'administrateur,

Je vous transmets ci-joint un mandat-poste au montant de \$3.25 en paiement du renouvellement pour six mois, à compter du 10 du mois courant, de mon abonnement à l'ORDRE.

... Je vous prie d'accepter mes remerciements anticipés et l'expression renouvelée de la satisfaction que m'apporte chaque jour votre intéressant et vigoureux journal.

Charles A. COUILLARD

Parler de ce livre n'est pas chose facile. Impossible de le juger dans son ensemble: des points de vue trop différents le commandent. La plupart même des contes qui le composent sont hétéroclites. On y trouve des croquis de mœurs, des drames, des prêches pour le retour à la terre avec détails pratiques à l'appui, des peintures d'atmosphères et de caractères, éléments dont on ne peut dire qu'ils soient mariés avec bonheur. Dans un même récit on passe de l'un à l'autre, avec un malaise, cherchant malgré tout un lien intime, une continuité; on est tiraillé désagréablement.

Pourtant, il faut considérer que ce n'est pas sur le plan de l'art que l'auteur a envisagé les choses: son but était de prêcher une thèse. Que le moyen soit efficace, nous en doutons. D'abord parce que ces contes sont dictés par un parti pris trop évident. Je n'entends pas « parti pris » dans un sens péjoratif: je suis certain qu'il recouvre ici une conviction. Mais le malheur de ce genre est que la conviction ne s'y manifeste guère que sous la forme de parti pris. D'un autre côté, la vie y est rendue d'une façon trop artificielle et arbitraire pour qu'en jaillisse une véritable leçon capable d'ébranler une volonté. Il y a un troisième point de vue. Ce livre pourra désigner à l'attention des hommes de bonne volonté et rendre plus sensibles sous cette forme du conte, certains détails d'ordre pratique concernant l'aide des gouvernements aux colons, les facilités de transport, etc.

Voilà ce qu'il nous semble de l'utilité du livre.

Laissons ce terrain et venons-en au point de vue littéraire qu'on ne peut tout de même pas ignorer, d'autant plus qu'il offre des éléments intéressants sinon des ensembles parfaits. Ecarts *Le Déserteur* et *Réconciliation*. *La piste* est meilleure, convenablement construit, mais demeure une histoire sans intérêt, sans relief. *Le Père aux oreilles* est un récit souvent charmant. On y touche enfin la vie. Scènes de village légèrement tracées, avec naturel, simplicité: quelques traits finement notés: la description des terreurs de la vieille fille surtout est bien accentuée. Mais c'est le plus souvent superficiel. On peut disloquer aussi dans l'allure du récit.

Restent *Le dernier lot* et *Le triomphe de Virgile*. Nous retrouvons plus à l'aise les qualités de l'auteur, son observation directe, sa sincérité, sa chaleur. Et aussi son sens aigu du détail caractéristique et son art à le résumer en saillies saisissantes. Enfin, le souffle et la vie.

Le dernier lot est un conte bien construit, où vibre l'émotion, un souffle humain. Les scènes pittoresques sont esquissées avec plus de netteté. Le style est expressif, plein de mouvement, suggestif d'attitudes et d'atmosphères.

En attendant la messe de minuit, des colons sont réunis chez l'hôtelier Godmer. Le postillon apprend à la compagnie que Jean-Jean Ouellette, jeune colon qui fut tenter fortune aux États-Unis cinq ans auparavant, est revenu ce soir chercher sa femme et ses enfants pour s'en aller définitivement. Parmi la stupeur causée par cette nouvelle entre Jean-Jean, figure forte, sympathique. Dans une langue pleine, sobre et naturelle, il raconte les misères de la terre et la facilité de vivre aux mines du Colorado. On entre dans son cœur, on le comprend. Présentement, il part chercher sa famille pour l'emmenner entendre une dernière fois « chez nous », la messe de minuit. Dans la solitude de cette nuit froide, les sentiments les plus profonds lui refluent au cœur: tous les souvenirs, toutes les attaches qui le retiennent au pays. L'émotion l'étouffe, sa résolution est ébranlée. Le voilà prêt pour le dévouement. Quand il voit sa propriété améliorée par les soins courageux de sa femme, il décide de rester.

C'est très simple et simplement conté. Cela coule d'un bout à l'autre, sans heurt, en un flot intérieur. C'est vrai, c'est vu d'en dedans. Cela, jusqu'au dénouement, une page gâtée par le souci pratique, encore, note qui détonne, mais qui disparaît quand on regarde dans son ensemble ce conte vivant, profond et pathétique dans sa simplicité.

Le triomphe de Virgile n'est pas un titre heureux. Il résume peut-être le sens extérieur de ce conte. Quand au sens profond, je ne le sais pas tout à fait: il est inachevé: il est contredonné par une direction arbitraire, et surtout par ce dénouement précipité qui nous laisse un pied en l'air et la bouche ouverte de stupeur humiliée. « Qui aurait pu deviner cela! » C'est dire que ce récit n'a pas la continuité parfaite que nous admirons dans *Le dernier lot*. Malgré cela, je l'aime davantage. Il y a ici des scènes si véritables, si saisissantes, et dans la forme une plénitude, un raccourci si expressif, que c'est une joie de voir cela vivre. Et puis les personnages sont saisisants de réalité, appuyés en traits sûrs qui les déterminent dès l'abord, fixent leur présence en notre esprit avec un relief tel qu'ils y demeureront. Voyez —

« Une après-midi qu'il venait de saigner le cochon du notaire Lepotrin, le père Dursol, après s'être délassé, voulut allumer sa pipe. Or, il arriva que sa main droite, cette main dure et durable qui, depuis dix ans, portait le couteau au cœur de la misère aussi bien qu'au cœur des porcs, se mit à trembler doucement d'abord, puis un peu plus vite, pour s'agiter à la fin comme le tremble de la colline, cahant le paysage rongé par le nord. (Oublions le « rongé par le nord » qui n'a pas là sa place.)

— Vieille, vieille! s'écria l'homme, ne v'la-t'y pas que je tremble à c't'heure.

— T'es plus jeune, répondit Bernadette.

Joachim ne goûta pas cette parole qui révélait un esprit léger.

« Un homme qui tremble, conclut-il avec désespoir, c'est un homme fini. Et la petite vieille.

« Sa femme, Bernadette, qui tremblait depuis l'âge de quarante-cinq ans et qui en portait allégrement soixante sur ses petites épaules en pignon, continua à vaquer aux soins du ménage. »

Dursol, découvrant ainsi tout à coup qu'il est devenu vieux, a le dégoût de tout ce qui fut sa vie jusque là. Il décide de partir. Sous sa dictée, Bernadette écrit une lettre à leur fils.

« Mon cher Sévère... »

Mais regardant sa femme, qui tremblait beaucoup en écrivant, il s'exclama: — Mardi maigre! Tu trembles ben.

— C'est pas d'aujourd'hui. Ça fait quinze ans que je tremble.

— C'est curieux, j'avais jamais remarqué ça... »

Quoi de plus vrai, de plus significatif? La lettre nous révèle incidemment, et c'est habile, que Sévère Dursol termine en ce moment sa rhétorique, qu'il est fils unique, que ses parents veulent en faire un médecin ou un notaire et aller vivre avec lui à Montréal: et qu'ils l'attendent sous peu.

L'arrivée de Sévère, par un soir calme et doux, est d'une poésie pénétrante, d'une vérité touchante à la Daudet et telle que Daudet ne l'aurait pas contée de façon plus exquise.

Cependant, à peine le père et le fils se trouvent-ils en présence que l'atmosphère se charge. L'hostilité, si naturelle entre deux caractères qu'on sent semblables, éclate d'abord dans de petits traits.

« Dursol qui regardait son fils du coin de l'œil, qu'on eût dit même qu'il avait des yeux dans le dos, s'écria tout de suite: « Comment! Sévère, tu fumes des cigarettes, à c't'heure? »

Enfin, le noeud du drame. Sévère avoue à son père qu'il ne terminera pas sa philosophie mais se fera cultivateur. Stupeur du bonhomme; sa colère de voir son fils renverser tous ses projets glorieux.

« La mère, qu'une grande intuition faisait d'ailleurs toujours souffrir, s'arrêta au milieu de la place. « Elle pressentait un malheur. » Elle tente d'apaiser son mari qui, se représentant un peu, tâche à convaincre son fils. Sévère reste inébranlable. Dure opposition: l'on sent monter chez le père et le fils la même fureur, la même violence. Cela éclate avec une intensité fulgurante dans la fin de cette scène qu'il faudrait citer en entier.

« Mon père, je serai cultivateur ou je ne ferai rien. A ces mots, Joachim Dursol, qui avait fait trembler bien des fois la maison ancestrale par ses colères terribles, tomba dans la plus grande violence. Il vit rouge. Il vit du sang et son couteau planté. Il leva au ciel ses deux poings énormes et les rabattit sur les épaules de Sévère qui s'éroula. — J't'casserai les reins avant, mauvais fils, cria-t-il. La mère désespérée se jeta sur le corps de son enfant, tandis que le saigneur se traîna péniblement jusqu'à son lit, comme s'il eût porté dans son cœur, et dans sa tête, et dans tout son corps, une charge de plomb. On pouvait l'entendre, répétant sans cesse: « Un habitant! Un habitant! »

De ce moment le récit se relâche, la peinture ternit, l'intérêt diminue: cela devient explicatif. Sévère va travailler sur une ferme en attendant la réconciliation. Bientôt son père le ramène. Et pour cause! Un frère de Joachim, enrichi par l'agriculture, meurt en léguant sa fortune à Sévère à condition qu'il se fasse cultivateur. Oublions cette fin en queue de poisson.

Voilà un drame si puissant et si ramassé qu'il déborde les cadres de ce conte. C'est ce que peut faire un art simple, sobre, plein. Nous avons touché à l'humain: ce drame de famille contient un peu, bien des drames de famille.

La petite vieille de mère est sans contredit le personnage le plus attachant de ce récit. Discrette, effacée, naturellement ébouillante et résignée, cœur aimant qui souffre en silence de tous ces heurts, c'est une perle de création, infiniment touchante et vraie.

Quant au père Dursol, il est campé avec une vigueur incomparable. C'est de lui que jaillissent les événements. Le malheur, c'est que, par une direction arbitraire et toujours soucieuse de prouver, le centre de gravité soit déplacé de Joachim à Sévère, qui devient tout à coup, bien malgré lui et bien malgré nous, le personnage important. C'est un premier rôle qu'il est bien en peine de supporter, non qu'il soit faiblement bâti, mais parce que ce n'était pas là sa destinée! De là ce manque d'unité, ce déséquilibre qui fait qu'on perd pied dès après la scène centrale, et qu'on ne sait à quoi se raccrocher. Cela nous désole de voir ainsi gâté un conte qui promettait si bien.

On le voit, avec *Le triomphe de Virgile* et *Le dernier lot*, Grignon nous révèle les qualités d'un conteur excellent: simplicité, essentiel et sobriété des détails, netteté et vigueur dans le tracé des caractères, intensité du drame, vivacité de l'action, relief, vérité expressive des dialogues courts, remarques brèves qui résumant en saillie un état d'esprit, mesure dans la peinture du décor; tous ces éléments fondus dans un ensemble d'une vérité pleine et vivante.

Ce livre contient de belles promesses. — Vieille, vieille! s'écria l'homme, ne v'la-t'y pas que je tremble à c't'heure.

de St-Denis GARNEAU

REVUE DE LA PRESSE CANADIENNE

Trait caractéristique

Sous le titre: « Un vil ennemi: l'impérialisme », l'ACTION CATHOLIQUE écrit: Dans le *Devoir*, M. Omer Héroux rappelle que les impérialistes n'ont pas encore renoncé à faire assumer par les Dominions une partie du fardeau de la défense impériale.

Voilà un cri d'éveil qui ne manque pas d'opportunité. L'actualité fourmille tellement de faits capables, chacun, d'accaparer toute l'attention, que le monde est en quelque sorte excusable d'oublier plusieurs questions vitales comme celle-ci.

On se souvient que la question impérialiste a fait couler beaucoup d'encre et de salive, au Canada, depuis le commencement du vingtième siècle. Il ne faudrait pas cesser de réclamer le respect des droits et privilèges des Dominions par la Métropole, même après le statut de Westminster, car, fins diplomates, les Anglais savent retirer d'une main ce qu'ils donnent de l'autre.

En passant, voilà une vérité que ne devraient pas oublier les apôtres du loyalisme qui considèrent que la Providence nous a accordé un grand bienfait en faisant de nous des sujets britanniques, des sujets de cet Empire auquel, parait-il, nous devons toutes nos « libertés ». Mais continuons la citation:

En matière de tarif, de finance et de défense militaire, le Canada doit toujours rechercher son propre intérêt d'abord, celui de l'Empire ensuite.

Ce principe, il est bon de ne pas l'oublier, en ce moment où, malgré la guerre à la guerre, qui nous a coûté si cher, le monde civilisé semble cuisiner une guerre encore plus effroyable et destructrice que celle de 1914.

Avec ses multiples possessions disséminées sur la surface du globe, l'Angleterre est cent fois plus exposée que le Canada aux incursions de Mars. C'est pourquoi, dans le domaine militaire et naval, notre pays doit se tenir constamment en garde contre les projets des impérialistes.

Nos confrères du *Devoir* sont fidèles à une tradition qui les honore, lorsqu'ils nous rappellent le problème impérialiste.

Le *DEVOIR* est fidèle à une tradition qui l'honore... L'ACTION CATHOLIQUE, à son tour, est fidèle à une tradition qui l'honore moins quand elle se fait passer pour le seul adversaire irréductible de l'impérialisme avec le *DEVOIR*. Ce n'est pas dans cette note d'E. L. qu'on aurait jamais pu lire que depuis sa fondation l'ORDRE s'est élevé presque tous les jours et peut-être plus souvent que le *DEVOIR*, contre toutes les formes d'impérialisme que nous connaissons au Canada. Nous qui sommes des mécréants parce que nous osons différer parfois d'opinion avec le R. P. Paré sur la question de la colonisation, avec le R. P. Lebel sur la détermination du prix du lait ou avec Mgr Roy sur la valeur littéraire des romans de M. Harry Bernard, nous nous trouvons cependant assez d'honnêteté pour rendre à l'occasion au *DEVOIR* et à l'ACTION CATHOLIQUE le témoignage de notre appui dans une campagne qui nous paraît juste ou sur des idées et opinions qui concordent avec les nôtres.

Préjugé

LA TRIBUNE considère comme un préjugé l'opinion trop généralement répandue qu'il faut vivre dans les villes pour pouvoir atteindre un certain niveau de culture et de raffinement.

Parmi les multiples causes du dépeuplement des campagnes, il en est une dont on ne parle à peu près jamais et qui tient, pourrions-nous dire, à une espèce de snobisme intellectuel méprisable. Nous voyons parler de ce préjugé, ancré dans beaucoup de cervelles, et qui veut qu'à la ville l'on vive d'une façon plus raffinée, plus cultivée qu'à la campagne.

Cela est faux. Il y a certains districts ruraux où les gens vivent plus intellectuellement, moins primitivement, sous le rapport des choses de l'esprit, que dans les villes. Tout dépend de la mentalité, du goût, de l'esprit d'initiative et de la curiosité intellectuelle d'un chacun.

La vie dans les villes tend à nous disperser par la multiplicité des objets qui nous attirent. Nous perdons une grande partie de notre temps à nous agiter inutilement en ville. A la campagne, pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, on peut avoir le loisir et le calme nécessaire à la vie intellectuelle, car le milieu porte naturellement à la réflexion et à la méditation ainsi qu'à l'observation de la nature, la meilleure école. Et livres, revues et journaux atteignent aussi bien qu'à la ville celui qui s'y intéresse. Je connais des hommes de professions libérales, établis loin des grandes villes, qui ont organisé leur vie de la façon la plus intéressante et ont atteint un degré de culture bien supérieur à celui de la moyenne de leurs confrères des villes. Seulement, pour cela, il faut avoir assez d'énergie pour suppléer à certains moyens qu'on ne trouve qu'en ville et ne pas se laisser aller au doux farniente.

Nous avons souvent entendu dire qu'il y a peu de talents à la campagne pour la musique, la littérature, la peinture, les arts en général. C'est très inexact, et c'est insulter aux enfants du sol que de dire ces choses. Cela montre de plus qu'il y a à la campagne beaucoup d'esprit d'observation. Les jeunes gens de nos campagnes sont bien doués, mais leurs talents sont obscurs souvent, faute de moyens de développement. C'est ça qui est vrai.

Mais grâce au développement des moyens de communication, ces inconvénients disparaissent de jour en jour tandis que la vie en ville devient de moins en moins propice à la vie intellectuelle. Le jour n'est peut-être pas très éloigné où l'intellectuel digne de ce nom devra se retirer à la campagne.

Une cause de notre infériorité

Dans un discours qu'il prononçait ces jours derniers à Montréal, le ministre des Postes, M. Arthur Sauvé, déplorait que les Canadiens-Français n'occupassent pas plus de postes dans l'administration fédérale. Le *SOLEIL* lui demande tout simplement ce qu'il a fait, lui, ministre, pour remédier à cet état de choses.

Forcé nous est aussi de constater que ces doléances du ministre des Postes auraient beaucoup plus de poids si les quelques ministères qui représentent les Canadiens-Français dans le cabinet fédéral

n'avaient pas aussi faiblement abîmé, et à plusieurs reprises, devant leurs collègues anglais. Qui nous fera croire, et à tous les Canadiens-Français avec nous, que l'on corrigera cette situation, ces petits et ces grands dénis de justice répétés, en courbant l'échine devant les quatre volontés de tel premier ministre volontaire, qu'il s'appelle R.-B. Bennett ou de tout autre nom? Il y a eu pendant la session de cette année une discussion très vive sur deux sujets qui mettaient en jeu les droits des Canadiens-Français, la monnaie bilingue et la réforme des services de traduction.

Les deux discussions n'ont fait que marquer plus fortement la servilité (décorée du nom de solidarité ministérielle) des ministres qui nous représentent. Toute la presse de la province de Québec a pris fait et cause, à très peu d'exceptions près, contre les thèses du gouvernement. La défense, au Parlement comme dans les journaux fidèles malgré tout à l'obédience du parti, a été piètre. La vérité éclatante. Où étaient alors nos ministres? Aux côtés de M. Bennett, dociles à son mot d'ordre, quand l'erreur du premier ministre était si évidente qu'il s'est trouvé pour une fois quelques députés conservateurs votant contre le gouvernement bien que M. Bennett ait élevé le débat à la hauteur d'une question de confiance.

Ces lâchages ne passent pas inaperçus. Les Canadiens-Anglais ne se croient pas obligés de renoncer à des situations avantageuses en faveur de compatriotes qui ne semblent pas s'en soucier outre mesure, puisqu'ils ont l'habitude de toujours capituler. M. Sauvé comprendra mieux certaines infériorités s'il ressassait quelques scènes, très peu flatteuses pour lui et ses collègues canadiens-français, de la dernière session fédérale.

Cela n'est sans doute pas le fait des seuls ministres actuels, mais il est incontestable qu'on n'aura jamais vu de ministres canadiens-français aussi mous, aussi inexistantes, aussi chiens couchant que les trois valets que nous savez.

Vies d'artistes

A l'occasion des quatre-vingt-dix ans d'un grand artiste lyrique, la PRESSE rappelle qu'on rencontre de nombreux cas de longévité chez les artistes.

Le théâtre n'est pas ennemi de la longévité. En effet, on vient de célébrer à l'Opéra-Comique, les quatre-vingt-dix ans de Lhéris, le ténor qui créa Don José dans Carmen. Les gens du métier ne peuvent brûler leur vie parce qu'ils doivent être soucieux d'une rigoureuse et de bonne hygiène. On affirme que les octogénaires et même les plus qu'octogénaires sont encore plus nombreux dans la profession. Par l'exercice intellectuel et par certaines pratiques recommandées, l'art théâtral préserve ainsi, malgré eux parfois, les artistes contre les tares de la sénilité.

Vue réglée et soucieuse de l'hygiène... Ce qui montre bien que les gens de théâtre ne sont pas toujours les personnages tarés, à la vie dissolue qu'on s'obstine à représenter dans certains milieux étroits, méquins et faussement puritains. On n'y est pas meilleur qu'ailleurs sans doute et on y a peut-être plus d'occasions de s'oublier, mais les nécessités du métier sont si impératives qu'on n'y est pas plus méchant que dans les autres milieux. Pendant son séjour au Canada, au cours d'une conférence que je commentai après un autre journal, Roger Gaillard s'était attaqué à ce préjugé, apparemment plus tenace ici qu'ailleurs que les gens de théâtre sont, par définition pourrait-on dire, de mauvaises gens. Ce ne sont pas de petits saints, mais pourquoi seraient-ils pires que les autres?

Notre littérature

« Si nous avions une littérature, ça se saurait », écrit au CANADA notre camarade R. G., après notre collaborateur Jean-Marie Nadeau. Et R. G., en veine de rigolade, de continuer sur ce ton:

Nous ne voyons pas d'autre moyen que le ridicule pour démolir les gens à qui l'on a dit bêtement qu'ils ne pouvaient pas être de bons patriotes s'ils ne croyaient pas d'abord que nous avions écrit d'excellente littérature. Mais nous avons la partie belle. Les champions de la littérature

LOI ELECTORALE DE QUEBEC

LISTE DES ELECTEURS

CITE DE MONTREAL

BUREAUX D'ENREGISTREMENT

Toutes les personnes domiciliées dans les limites de la Cité de Montréal, qui sont sujets britanniques, du sexe masculin, qui ont 21 ans révolus et qui possèdent toutes les autres qualifications requises pour être inscrites sur LA LISTE DES ELECTEURS POUR L'ELECTION D'UN MEMBRE DE L'ASSEMBLEE LEGISLATIVE, actuellement en voie de préparation, sont priées de se présenter:

LES 13 — 14 — 15 NOVEMBRE

DE 9 HEURES DU MATIN A 10 HEURES DU SOIR

A celui des bureaux temporaires qui est le plus proche de leur domicile pour s'assurer que leur nom est ou sera inscrit sur la liste de leur domicile électoral, et, s'il y a lieu, y déposer une demande en inscription sur la dite liste des électeurs.

MONTREAL-ST-LOUIS	I. Struzer	1467, Boul. St-Laurent
	I. Melnick	104, rue Napéon
MONTREAL-ST-LAURENT	Camille Pelletier	403 ouest, rue Craig
	Mme Veuve Cubat	3471, rue St-Urbain
MONTREAL-STE-ANNE	M. Bieau	2131, rue Delisle
	Jos. Slattery	633, rue Farm
MONTREAL-ST-HENRI	Victor Groulx	239, rue St-Rémi
MONTREAL-VERDUN	Hector Leroux	01127, rue Charlevoix
	Thaddée Dalcourt	5656, rue Eadie
MONTREAL-ST-GEORGES	W. D. Davidson	1212, rue de l'Université
	Mme Rose Arbic	931, rue de la Cathédrale
MONTREAL-DORION	A. Gravel	5110, rue Papineau
	Omer Fiset	5807, rue de la Roche
MONTREAL-LAURIER	P.-E. Rouillier	5288, rue Waverley
	Epicurie Payette	352, rue Van Horne
	T. Poissant	6896, rue St-Dominique
MONTREAL-ST-JACQUES	Rod. Marion	1224, rue St-Timothée
	J.-A. Parent	3452, rue St-André
MONTREAL-STE-MARIE	Horace Bouthillier	1614, rue de la Visitation
	Laurent Mounier	1220, rue Maisonneuve
MONTREAL-WESTMOUNT	Paul Evrard	1622, rue Panet
	Pharmacie Duchesne	5545, avenue Western
LAVAL	Mme Bennett	6316 ouest, rue Sherbrooke
	Guillaume Perras	7701, rue Champagnon
	H. Sicard	7469, rue de Chateaubriand
	Arthur Morin	131, rue Lebrun
	Delphis Richard	656, rue de Liège
MAISONNEUVE	W. Dansereau	5711, 6e avenue
	J.-W. Paiement	2281, rue Montgomery
	N. Rémillard	1454, rue St-Clément
MONTREAL-MERCIER	A. Sénécal	4271, rue Brébeuf
	Jake Zabarsky	155 est, rue Duluth
	Jean Lafleur	5996, rue Poupart

Par ordre: ALBERT McCAUGHAN
Directeur du Bureau des Listes Electorales de la Cité, 515, rue St-Gabriel
Téléphone: PLATEAU 6181 — Local 222

CHEZ WOODHOUSE

Salle à manger en acajou oriental. Neuf pièces: table avec rallonges, buffet, dressoir, six chaises à siège de cuir brun. Prix courant: \$165. Une aubaine à

\$99

Versement initial: \$49.50 Mensualités: \$3.92

Chambre à coucher moderne, finie noyer: grand lit de milieu, chiffonnier, commode et coiffeuses munies de glaces de Venise. Prix courant: \$129. Offre spéciale à

\$79

Versement initial: \$39.50 Mensualités: \$3.13

Manteaux de seal Hudson, peaux choisies, cols nouveaux et variés, doublures garanties pour deux ans. Prix courant: \$225.

\$179

Versement initial \$17.90 Mensualités: \$8.95

Par-dessus d'hiver, étoffes anglaises, modèles variés; teinte grise, brune ou bleue, au choix. Prix courant: \$35.

LA PENSÉE ÉTRANGÈRE

Terre d'espérance et de fidélité

Canada français 1934

VII

« Chante, rossignol, chante... »

Du JOURNAL DE ROUEN du 6 octobre

C'est à Trois-Rivières que nous séjournâmes le moins longtemps et Trois-Rivières, pourtant, reste, avec Gaspé, l'étape la plus merveilleuse de notre magnifique randonnée canadienne.

Nous y arrivâmes le jeudi 30 août comme l'après-midi allait finir. Partis de Québec après le déjeuner nous venions de suivre, par la route, les rives du Saint-Laurent et nous avions les yeux tout remplis des horizons lointains de ce fleuve admirable. Un pont métallique de deux kilomètres, sur lequel passent deux voies ferrées, un chemin pour les voitures, deux allées pour les piétons, l'enjambe en amont de la ville, à 150 pieds de hauteur. Par deux fois, quand on le construisait, en 1907 et en 1916, il s'effondra. Sa travée centrale — un jet de 5.510 tonnes de fer long de 640 pieds au-dessus du fleuve qu'on n'aperçoit pas tout en bas sans vertige — put être posée en septembre 1917. On vient visiter aujourd'hui « le pont de Québec » comme l'une des plus étonnantes réalisations du monde, plus étonnante que les pyramides d'Égypte et les jardins suspendus de Sémiramis.

Passé le pont, qui ne gêne rien, à la belle saison, la montée des cargos vers Montréal, la rivière, de nouveau, s'élargit. Nous roulions à travers une campagne verte où paissaient des vaches, sur une chaussée bien entretenue, et traversions de nombreux villages où les populations nous guettaient. La plupart des maisons de bois, entourées d'une galerie à la manière coloniale où s'alignaient des « balancines » (nous disons rocking-chairs mais les Canadiens, qui se méfient des anglicismes, ont gardé un vieux mot français), étaient peuplées aux couleurs de chez nous et aux couleurs du pape. Et les habitants nous criaient au passage: « Vive la France! ». Cela durait quelques secondes mais ces secondes-là on les attendait ici depuis des semaines et de leur souvenir, du souvenir de ces quatre grands autocars qui passèrent si vite avec des mains s'agitant aux portières, on se réchauffa longtemps.

Par delà les eaux du fleuve aux amples méandres, la forêt garnissait les hauteurs et déjà, sur quelques-uns des affluents que nous franchissions par des ponts à péage, des arbres flottaient, amenés aux scieries et aux fabriques de papier leur inépuisable nourriture. Plus au Nord, pas très loin au Nord, au bout de ces quelques routes qui se perdent si vite sur la carte, la forêt et la prairie proposent à l'homme l'avenir. Et l'eau... Nous ne connaissons pas ces vastes paysages liquides qui l'hiver — un rude hiver de neige et de glace auquel toutes les poitrines ne résistent pas — immobilise en grande partie; le Saint-Laurent lui-même et son estuaire sont gelés. En ce moment l'eau vit. Tout le long du fleuve des plages offrent leurs vacances, leurs plaisirs du bain et du canotage. Un bateau s'essouffait à le remonter et prend, tellement loin de nous qui suivons la berge pourtant, de larges virages. La rivière charrie ses troncs. Le ruisseau mousse sur les pierres ou serpente parmi les sables. Les chutes emplumées cascades des rochers, sorte de prélude qui nous introduit, en nous ménageant, au grand tumulte, à la gigantesque vision de Niagara. Et il y a les lacs. Le lac Ontario, dans quelques jours, nous secouera de ses vagues courtes, comme une mer. En ces parages les lacs sont moins tourmentés. Ils sont assurément à l'échelle de cet ample décor, mais la tranquillité de leur plan, cette majestueuse attente de la nature dont nous eûmes la révélation dans la baie de Gaspé, combine avec la profondeur des bois une paix mystérieuse et presque inhumaine, une paix trop forte, une paix qui vous endolorit et ne cesse pas de vous tenter...

Trois-Rivières est la ville-mère d'une région arrosée par un millier de lacs. Située au confluent du Saint-Laurent et du Saint-Maurice, qui se partage en trois bras avant de se jeter dans le fleuve (d'où le nom de la cité) ce n'est pas un très grande ville — elle compte 35.000 habitants — mais c'est une ville ancienne: Champlain et La Violette la créèrent en 1634, et la plupart de ses maisons — qui sont des maisons neuves, car le feu dévasta comme quelques autres au Canada, l'agglomération trifluvienne — rappellent à leur porte les noms des habitants du XVIIe siècle, des noms français bien sûr. Cinq usines, qui recueillent dans le Saint-Maurice les arbres qu'elles transforment en papier à l'usage de toute la presse américaine, donnent à Trois-Rivières une activité industrielle qui l'a placée dans le fil de la vie moderne sans qu'elle se détachât de son histoire. Elle n'a pas omis de fêter cette année son troisième centenaire et notre visite même devait clôturer cette commémoration.

Notre horaire nous obligeait à ne demeurer à Trois-Rivières que de 18 à 23 heures: on avait tant de choses à nous dire — une seule chose en réalité, mais qu'il fallait redire de bien des façons avec de longs silences émus — qu'on dut ne pas perdre une minute. Et ce fut un concentré d'enthousiasme, grisant et un peu fou. « Il y avait de l'amour dans l'air » à très exactement noté M. Henry Bordeaux. Les jeunes filles de Trois-Rivières sont d'ailleurs charmantes. Nous avions aperçu déjà celles de Gaspé, de mine relevée et de gestes naïfs, dont l'accent campagnard, un accent où le fin fonds cauchois avait laissé du sien, ne détonnait pas sous nos vieux costumes provinciaux. Nous avions rencontré à peine les demoiselles de Québec, moins hardies que de

méchantes langues nous l'avaient laissé croire. Les gracieuses petites bourgeoises de Trois-Rivières nous auraient fait reprendre en chœur, si elles avaient voulu — mais elles ont de la discrétion et de la pudeur — le refrain de la ronde populaire:

Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux

Elles ont tout chanté, sauf cela. Elles aussi, pour nous entourer, pour nous servir à table, pour nous fêter, avaient revêtu d'anciennes coiffures et d'anciens atours venus de France, de Bretagne et du Poitou. Elles allaient et venaient, pressées, souriantes, un peu rouges, plus attentives à recueillir les autographes et à ne pas perdre un compliment, qu'à précipiter la salade du « poulet de la Mauricie » après le « saumon de la Matapédia ». Et personne d'entre nous, je crois, ne s'est aperçu que nous avions assez mal diné ce soir-là; personne en tout cas ne s'en est plaint. Sur surcroît, tout le temps que cet essaim, audacieux et timide, voletait parmi les tables, sous un toit de sapins où brillait une fausse lune, il y eut des chansons. Une magnifique chorale de 700 voix, masculines et féminines, nous inonda de musique. Une musique qui, elle aussi, se souvenait, celle des aïeules et des grandes-aïeules autour des tables, de la huche et du rouet, celle qui était venue de France jadis et qu'on n'avait pas désappris et qu'on n'avait pas remplacée et qu'on savait et qu'on chantait toujours: Dans les prisons de Nantes, Endormez ma petite enfant, Mariann s'en va-tu Moulin, et La Claire fontaine, que vous connaissez tous:

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai,
Lui y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne l'oublierai...

Il n'y avait pas que le rossignol qui avait le cœur gai et qui chantait si bien...

Nous devrions partir à 9 h. 30 pour Montréal. Le train heureusement nous attendit. Les scouts de France qui avaient voyagé avec nous sur le Champlain et qui nous quittaient maintenant pour aller camper dans la forêt canadienne, nous accompagnèrent, en chantant aussi, jusqu'à la gare. L'horloge marquait onze heures. Les nègres de la Canadian Pacific firent s'envoler le rossignol...

R.-G. NOBECOURT
À SUIVRE

La promptitude et les résultats de la S.D.N.

Le MATIN écrit les lignes suivantes à propos de la S.D.N. et de l'attentat de Marseille:

Supposons que la Société des nations prenne en main la question des responsabilités internationales de la tragédie de Marseille: on peut prédire que l'affaire se déroulera comme suit:

Une commission sera nommée à Genève en novembre ou décembre. La commission désignera une sous-commission d'enquête, chargée d'aller vérifier sur place, en Hongrie ou ailleurs, s'il y existe des centres d'entraînement terroriste. La sous-commission d'enquête, présidée par un juriste scandinave ou un colonel sud-américain, se mettra en route vers février ou mars: d'ici là, la ferme de Janka Pusta aura eu le temps d'être démolie et les bureaux du Dr Pavelitch auront eu le temps de se transporter en Russie ou en Chine.

La sous-commission d'enquête terminera ses travaux à Pâques ou à la Trinité. Comme les enquêteurs éprouveront de la peine à se mettre d'accord, ils se feront des concessions mutuelles et rédigeront un rapport qui conclura à un mélange de fatalité et de négligence. La commission atténuera le rapport et soumettra à l'Assemblée de septembre un ordre du jour affirmant son respect en la vie humaine, sa confiance en la loyauté des gouvernements, son amour inébranlable de la paix.

Après six jours de discours, qui feront pleurer d'attendrissement les habitués des tribunes, l'ordre du jour pur et simple sera voté à l'unanimité.

Le truquage des listes de votants dans la Sarre

La NEUE SAAR POST s'est livrée en ce qui concerne le mode de vérification auquel sont actuellement soumises les listes provisoires du plébiscite closes le 31 août et affichées le 26 septembre, à une enquête approfondie. Il en résulterait que soixante-neuf noms de personnes définites figurent sur les listes, que quatre-vingt-douze personnes ont été inscrites en double, certaines d'entre elles ayant sollicité leurs inscriptions dans trois à quatre circonscriptions différentes, et l'une d'elles en quatorze circonscriptions.

Que se passe-t-il, au juste, en Autriche ?

(De POURQUOI PAS ?)

Au fond, ce qui se passe en Autriche est fort peu clair, quoi qu'on en puisse croire a priori. C'est qu'il est assez difficile de démêler ce que pensent les premiers intéressés, c'est-à-dire les Autrichiens eux-mêmes, dont nous avons trop tendance à juger l'opinion à travers nos propres sentiments.

Certes, la presse de là-bas est unanimement gouvernementale, mais pour la raison bien simple que toute autre presse est interdite.

Tout est tranquille en Autriche, répètent les journaux avec ensemble. Effectivement, il n'y a pas de désordres vraiment graves dans les grandes villes. Seulement, celles-ci sont véritablement en état de siège. Quant à la campagne, il ne se passe pas de nuit sans qu'on s'entretienne dans un ou l'autre village.

Mais quoi, direz-vous, les Autrichiens sont donc en majorité nationaux-socialistes et, dans leur for intérieur, ils pactisent avec les assassins de Dollfuss ?

Non, on n'en est pas encore là, Dieu merci. Mais, soixante-dix pour cent de la population sont indiscutablement hostiles au régime. Dollfuss n'était pas personnellement antipathique, mais le major Fey et le prince Stahrenberg sont cordialement détestés, le premier incarnant la force, brutale et insolente de l'ancienne caste militaire, le second la politique intéressée des aristocrates de naissance.

Or, les Autrichiens — qui, paradoxalement, parlent de restauration — ne veulent plus des militaires et des aristocrates, comme (tout en étant pour la plupart de sincères pratiquants), ils ne veulent plus du joug de l'Église.

Ajoutez à cela les difficultés économiques de l'heureux temps que nous vivons, le « cadenas des mille mark » (côté du visa allemand pour l'Autriche), qui enlève au pays huit cent mille touristes par an, la désintégration de la politique, les manœuvres hitlériennes et la haine du peuple pour les « Heimwehren ». Vous comprendrez alors que l'Autriche aspire à un changement.

Il le sait bien, le gouvernement, et c'est pourquoi les rues sont pleines de patrouilles, les magasins obligés de fermer à huit heures, les cafés à dix, avec interdiction de se rassembler, d'ouvrir les fenêtres, de circuler à vélo et que savons-nous encore ?

Pour faire observer toutes ces prescriptions, il y a, bien plus nombreux que la police et la gendarmerie, les « Heimwehren ». Sans travail de toute sorte, enrôlés pour une solde de deux schillings supérieure à l'indemnité de chômage, ils n'ont pas l'air rassurants, dans leurs uniformes disparates et pouilleux. Brutaux ou couards, ils ont le fusil nerveux et la responsabilité de plus d'une échauffourée leur incombe. Lorsqu'ils arrêtent grossièrement une

femme — comme nous l'avons vu faire dans une rue de Salzbourg — lorsqu'ils passent en trombe dans une auto-mitrailleuse ou lorsqu'ils abattent un paysan assoupi sur sa charrette, qui n'a pas immédiatement obtempéré à l'ordre de faire halte, les gens serrent les poings et machonnent des malédictions. Mais, privés d'armes, d'ailleurs, et non organisés, ils n'osent et ne savent réagir.

Ah! si seulement la légion pouvait intervenir!

La légion! Espoir suprême et suprême pensée! Aux environs de Munich, dans de vastes camps, dressée à l'allemande, bien exercée et admirablement disciplinée, la légion autrichienne constitue une force de premier ordre.

Que ne la laisse-t-on agir, disent beaucoup d'Autrichiens — qui ne souhaitent cependant pas le rattachement à l'Allemagne, — que n'agit-elle spontanément, si Hitler hésite devant ses responsabilités ?

Et l'Autriche, à juste titre, cela serait considéré à l'étranger comme un « putsch » en vue de l'Anschluss et que l'Italie, qui a déjà massé des troupes à la frontière, interviendrait aussitôt. On voit d'ici où cela pourrait mener...

En Autriche, on s'en rend moins bien compte. Le nazisme autrichien, malgré ses indiscutables affinités avec celui d'Allemagne, y est considéré comme pouvant parfaitement être indépendant de ce dernier, une intervention de la légion comme n'impliquant nullement l'Anschluss, et la restauration comme devant débarrasser le pays de la politicièrie et lui assurer la paix et la prospérité.

Tout cela est profondément utopique. Mais il est aussi certain que l'actuel état de choses ne saurait perdurer.

Alors, quoi ? Les gens désempés disent qu'on va droit au communisme si, très rapidement, une solution n'intervient pas...

Fuite d'Allemands aux Etats-Unis

La police de Rotterdam a découvert une organisation qui s'occupait de faire entrer aux Etats-Unis, par contrebande, des individus de différentes provenances, notamment des Allemands fuyant leur pays, et qui n'auraient pu autrement débarquer dans un port américain surveillé. Moyennant 300 dollars versés à une association de matelots de bateaux américains, le candidat à l'exil était caché à bord, nourri en cachette pendant la traversée et débarqué en secret avec la complicité des membres américains de l'organisation. Les autorités américaines ont été avisées de ce trafic.

Le catholicisme et le « christianisme positif »

Dans un sermon prononcé récemment devant de nombreux pèlerins de son diocèse, Mgr Maximilian Kaller, évêque catholique d'Ermland (Prusse-Orientale), a condamné vigoureusement les atteintes portées par le national-socialisme à la doctrine catholique. S'appuyant sur la parole de saint Paul: « Prêchez la parole de Dieu, qu'elle plaise ou qu'elle ne plaise pas », l'évêque a déclaré:

Le nombre des hérésies s'accroît de nos jours. C'est avec douleur que nous constatons que dans notre patrie, au cours des dernières années, des tendances et des mouvements sont nés et se sont fortifiés qui attaquent les vérités fondamentales de l'Eglise catholique et veulent établir une nouvelle religion, une Eglise nationale allemande qui voudrait se fonder sur le mythe du sang et de la race. On veut supprimer le péché. C'est l'homme, dit-on, qui doit se racheter lui-même. Les commandements ne seraient que l'expression de la moralité du peuple juif et n'auraient aucune valeur pour les peuples d'une autre race et d'un autre sang. On dit: les dogmes sont une oeuvre humaine. On dit: quand on endosse l'uniforme, on cesse d'être catholique ou protestant. Mais nous, prêtres et évêques, nous disons: les convictions religieuses ne se dépouillent pas comme un vêtement qu'on accroche au portemanteau pendant les heures de service.

On parle beaucoup de christianisme positif. Le christianisme positif n'existe que là où on reconnaît le Christ, où on croit à son évangile et où on laisse en vigueur tous ses commandements. On dit: est moral ce qui répond à la volonté et ce qui répond aux exigences de la race. Nous, évêques et prêtres, nous disons: est moral ce qui répond à la volonté et aux commandements de Dieu. On reproche aux évêques et aux prêtres qui s'élèvent contre le nouveau paganisme de vouloir faire de la politique. Mais ce n'est pas de la politique de témoigner pour le Christ, pour le sauveur du monde. Ce n'est pas de la politique de défendre les lois morales éternelles de l'humanité, les commandements sacrés de Dieu et l'ordre du droit voulu par Dieu.

De Cologne, on apprend que le mouvement visant à la création d'une Eglise catholique allemande et nationale se livre à une active propagande, surtout parmi les ouvriers de la région rhéno-westphalienne, parmi lesquels il fait des prosélytes catholiques et protestants. Les initiateurs du

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitées (certe bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

Faisons bonne chère!



AUX DÉLICES
Cuisine française — Bières et vins
1106 ouest, rue S.-Catherine — HA 6930

CHEZ ERNEST
Restaurant français — Bières et vins
1500, rue Drummond — MA 0918

CHEZ STIEN
Cuisine exclusivement française
Bières et vins
505 est, rue Dorchester — PL 0704

L. COUSIN
Pain français, viandes froides
1267 rue Labelle — HA 5890

MOTHER'S CAFÉ
Cuisine canadienne — Bières et vins
2005, rue Bleury, angle de la rue d'Ontario — MA 0133

KRAUSMANN'S
1107, Square Phillips
Excellente cuisine — Dîner spécial: \$1
Divertissement tous les soirs (3 séances)
Couvert gratis
Pour réserver votre table, téléphonez
LA 4402



Charmée

Le dictionnaire définit le verbe « charmer »: « apaiser, comme par magie », et c'est une description très fidèle de l'effet que produit la cigarette Sweet Caporal!

Nous achetons des millions de livres de tabac, mais seules des feuilles de choix, les meilleures de la récolte, entrent dans les Sweet Caporals. L'on fait mûrir ces feuilles jusqu'à ce que la nature les ait faites telles qu'elles vous conviennent. C'est pour cela que vous trouvez les Sweet Caporals si apaisantes et si douces, si rafraîchissantes et si agréables, partout, en tout temps. Si vous n'avez pas encore fumé les Sweet Caporals, procurez-vous-en un paquet aujourd'hui même et croyez-en votre propre goût!

Elle fume les CIGARETTES SWEET CAPORAL

COLLECTIONNEZ LES "MAINS DE POKER"

« La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé. » — LANCET

Evitez l'Émission Sweet Caporal.
Tous les mercredis soirs, à 8 heures.
CKAC Montréal — CHRC Québec
CHLP Montréal — CKCH Hull
CRCS Chicoutimi

Le Banquet de Platon

LE HURON ne s'encombre pas d'une vaine modestie, encore qu'il soit d'un naturel modeste. C'est pourquoi il n'hésite pas à intituler son billet : Le Banquet de Platon, puisqu'autour de la table, à l'occasion d'un anniversaire glorieux, s'étaient réunis les neuf sages du pays des Visages-Pâles.

Le Huron renonce à dire à son intelligent public tous les trésors d'esprit et de sagesse qu'il n'a pu disperser aux quatre vents les platoniciens, fort en vogue grâce aux mets succulents et aux généreuses bouteilles qui encombraient la table décorée. Quelle que soit l'intelligence des 875.134 lecteurs et lectrices des billets de L'ORDRE, le Huron croit humblement que nombre de beaux messieurs et de charmantes madames auraient quelque peine à suivre les admirables discours répandus en quelques heures par les neuf sages réunis. Quand on groupe autour d'une table un Mégathérium, un Pontifex, un A.R.B., un Junior, un Paulus, un Nain Goémon, un Nadal, un Jeune, une ombre de Glou-Glou, et qu'on donne la présidence à Ola, on ne peut s'attendre qu'à une répétition du banquet antique. Les cubiques manquaient peut-être, mais les sages ne manquaient pas. Inutile de dire que le Huron assistait à l'orgie intellectuelle, ce qui n'a pas peu contribué à faire atteindre les sommets de l'esprit le plus pur, le plus abstrait, le plus sublime. Et au cours de cette soirée, désormais historique, les neuf sages réunis ont créé un système de société idéale, basée sur la raison la plus pure, mais aussi la mieux appliquée.

C'est ainsi que le Mégathérium a déclaré, dans un exposé lumineux, que l'homme est un être pensant (ce que tout le monde ignorait) et qu'en conséquence la pensée, la pensée profonde doit dominer tous les actes de la société. Aussi a-t-il recommandé que l'on revienne à l'étude de la grammaire, de la syntaxe et du français avant même de faire du sport. La langue étant le véhicule de la pensée, il ne peut y avoir de pensée sans langue, donc... Les autres sages approuvèrent. C'est pourquoi il a été décidé à l'unanimité que la foule de tout âge et de tout sexe doit être astreinte à la lecture obligatoire des billets de Ménage, tous les matins, avant le premier déjeuner. Le Huron leva immédiatement son verre à la santé du sage qui venait de contribuer si puissamment à l'amélioration de la race. Puis Pontifex prit la parole, et l'on crut entendre parler Socrate. Toutes les têtes s'inclinèrent en silence. Le discours était si sublime qu'il serait indécent de se permettre le moindre commentaire sur ce point. C'est ainsi que la foule ne saura pas quelles ont été les puissantes élocutions de Pontifex.

Pleins de sens pratique, le Jeune et le puissant Nadal (au pluriel, Nadeau) suggèrent, pour faire disparaître tous les maux dont souffre la société, d'expédier tous les hommes de loi au Mexique afin de faire place en Iroquoisie au clergé mexicain persécuté. La proposition fut accueillie avec des cris de joie, car elle était belle et profonde. Junior fit le panegyrique des rotatives, indispensables au progrès humain, sans oublier celui de la comptabilité en bonne forme. Paulus cita des exemples convaincants de l'utilité d'employer de grands hommes pour accomplir de grandes choses et rappela E.T. : la salle faillit couler sous les applaudissements.

A. R. B. se gratta l'occiput pendant quelques minutes : « Seule l'étude approfondie de la politique internationale sauvera le monde... » dit-il ; et ces augustes paroles une fois prononcées, il s'effondra dans son verre plein d'une généreuse liqueur ; puis il saisit sa pipe

et asphyxia consciencieusement les autres sages : ils se mirent à tousser, ce qui leur éclaircit davantage encore les esprits. Alors le Nain Goémon prit la parole. Il avait l'air d'un Jupiter olympien au milieu des nuages. On s'attendait à voir sortir de son front ajusté une Minerve tout armée, mais il n'en sortit qu'une Vénus de M. Milo. Après cet accouchement admirable et unique au vingtième siècle, le Nain Goémon se rassit.

L'ombre de Glou-Glou apparut soudain entre des nuages de fumée. « Je viens, dit l'homme inspiré par Orphée depuis sa plus tendre jeunesse, vous rappeler que la musique est le premier art majeur, l'Art par excellence. Si nous n'avions que des maîtres chanteurs sur cette terre, la société serait parfaite... » L'ombre disparut aussi vite qu'elle avait apparu.

La voix patronale et oblique se fit entendre. Mais comme toutes les doctrines sublimes doivent être hermétiques (1), le Huron ne divulguera pas ce que la voix patronale et oblique fit entendre à ses fidèles collaborateurs. C'est infiniment dommage pour les corporatistes, les parlementaristes, les colonialistes et les partisans du suffrage universel, mais ils ne sauraient être admis à partager le culte ésotérique (2) de l'ordre (3) car ils n'en sont point dignes.

Alors le Huron résuma toute la sagesse humaine en criant : « Bibere non dolet ! », car il sait son latin, sans jamais être allé l'apprendre dans un collège classique.

Et le blond Jean Stien se précipita dans la salle et remplit une fois de plus tous les verres asséchés...

LE HURON

- (1) Au sens étymologique du mot, c'est-à-dire ésotérique.
- (2) Mais absolument orthodoxe et inoffensif.
- (3) La chose, pas le journal.

La position juridique et constitutionnelle du Führer et chancelier du Reich

Dans une conférence faite à l'académie administrative, à Berlin, M. Lammer, secrétaire d'Etat à la chancellerie, a défini la position juridique et constitutionnelle du Führer et chancelier. D'après lui, le côté purement constitutionnel de la question est secondaire. L'essentiel est la question de personnalité. M. Hitler gouverne, d'abord parce qu'il est maître, et ensuite parce qu'il est Hitler. Le régime républicain, dès qu'il succéda à la monarchie, crut devoir faire une nouvelle Constitution. Le national-socialisme tient une pareille réforme pour superflue. Adolf Hitler a renoncé à donner au peuple allemand une Constitution nouvelle. Il croit pouvoir s'en tenir à l'ancienne, modifiée par un certain nombre de lois. La loi votée par le Reichstag le 24 mars 1933 lui a donné les pleins pouvoirs d'une façon parfaitement légale. La loi du 1er août 1934 lui a attribué à vie les fonctions de chef de l'Etat, qui ne sauraient impliquer une responsabilité devant le Reichstag. C'est Hitler lui-même qui a promulgué cette loi et le peuple allemand lui a donné son approbation par son plébiscite du 19 août. Les ministres ne sont pas responsables devant le Reichstag, mais devant le Führer. C'est lui qui est véritablement le chef, qui mène l'Etat (führt), tandis que l'ancienne formation était : le chef du gouvernement dirige (leitet) les affaires de l'Etat.

Echos de musique et de théâtre

L'Opérette

La Société canadienne d'opérette n'existe donc plus. Faut-il faire son oraison funèbre ? Encourageons plutôt ceux qui en reprennent les débris pour reconstruire de nouveau avec l'aide des survivants du naufrage. La situation n'est pas brillante.

Mais il faut vivre et quelques-uns des interprètes, musiciens et membres du personnel administratif se réunissent en une société coopérative pour donner quelques spectacles dont ils se partageront les bénéfices... s'il y en a. Espérons pour eux qu'il y en aura. Mais plaignons-les d'en être réduits à ce point et de ne pouvant tout simplement laisser tomber l'entreprise.

Plusieurs d'entre eux sont les victimes du demi-succès de la défunte Société canadienne d'opérette. Cette société en effet ne devait être qu'une réunion d'amateurs. Elle n'aurait jamais dû cesser de l'être. Si elle était restée une société d'amateurs, c'est-à-dire de gens dont quelques-uns pouvaient être des musiciens vraiment cultivés, mais ne faisant pas de la musique une carrière, cette société aurait probablement vécu, même pendant la crise. Elle aurait même pu atteindre un niveau artistique assez enviable si elle avait consacré le peu d'argent dont elle a pu disposer à retenir les services de directeurs compétents et autorisés. Si elle était restée une société d'amateurs comme c'était, sa première raison d'être, ses interprètes et musiciens auraient été surtout des gens passionnés de musique, mais occupant déjà dans le monde une situation stable et consacrant par goût et par plaisir leurs loisirs à l'opérette, n'exigeant pour cela que de faibles cachets.

Mais la Société canadienne d'opérette, pour son malheur, eut un succès relatif et quelques belles recettes. Cela incita certains de ses interprètes, qui paraissaient doués d'un certain talent, à abandonner les situations stables qu'ils pouvaient occuper pour se consacrer à peu près entièrement à une entreprise qui paraissait devoir leur faire vivre, ou du moins pour faire de la musique une carrière où les cachets de l'opérette devaient représenter le principal appoint.

Puis, tout comme l'Université, la Société d'opérette a voulu se mettre dans ses meubles. Elle a construit un immeuble qui est devenu un éléphant blanc et l'une des principales causes de sa faillite. D'autres causes s'ajoutent à celle-là l'ont conduite au naufrage, auquel nous venons d'assister. Il n'y aurait peut-être pas lieu de s'en plaindre et l'on pourrait dire que cela est le résultat d'une ambition démesurée. Mais il y a des gens qui ont préparé une carrière en comptant sur une institution qui disparaît et qui les laisse désemparés. Ce sont ces gens qui essaient aujourd'hui

L'imprimerie de la Presse étouche les travaux les plus difficiles. Demandes nos prix. Tél.: LA 3121.

de se tirer d'affaire, eux et leurs camarades. Ils méritent au moins de la sympathie.

Pirandello, prix Nobel

Ou aura lu dans les journaux d'information que le prix Nobel de la littérature échoit cette année à un auteur dramatique de nationalité italienne, Luigi Pirandello, l'auteur de *Six personnages en quête d'un auteur* et d'autres pièces pour la plupart inconnues de notre public. Le théâtre de Pirandello est tout psychologique et d'une subtilité telle que ses personnages ont toujours l'air de se chercher eux-mêmes, ce qui sans doute paraîtrait invraisemblable à certains de nos critiques occasionnels qui se vengent en ne lisant pas Pirandello.

J'avais l'intention de citer ici l'excellent article que Jean Béraud a consacré à Pirandello dans la Presse de samedi. Béraud, qui connaît le théâtre et son histoire comme pas un au Canada français, y définit justement le théâtre de Pirandello. Je me contente d'y renvoyer le lecteur.

Georges LANGLOIS

Le plébiscite de la Sarre et les fureurs du « Voelkischer Beobachter »

Le VÖLKISCHER BEOBACHTER publie un énorme fac-similé de la proclamation ou plusieurs Allemands connus réfugiés à l'étranger, dont l'écrivain Heinrich Mann, Georges Bernhardt et le prince Max de Hohenlohe-Langenburg, invitent les Sarrois à ne pas « livrer leur pays à l'Allemagne d'Hitler ».

Avec fureur, le journal national-socialiste qualifie les signataires de cette proclamation de « ramassis de dignes bolcheviques, de traitres et de criminels ».

« Les apôtres de la terreur sanglante bolchevique, s'écrie-t-il, les contempteurs de tout sentiment religieux, osent s'adresser aux Sarrois pour faire de l'agitation en faveur du « statu quo ».

« Aucune de ces canailles, ajoute le journal, n'a jamais travaillé à l'usine ou à la charrue, aucune n'a manié le pic du mineur.

« Après le 13 janvier, le marxisme sarrois recevra ce qui lui est dû après sa trahison. Comme en Allemagne, il poussera un dernier râle, crier « Sauve qui peut » et, enveloppé dans un nuage pestiféré, il se volatiliserà vers des régions inconnues. »

Films documentaires

Sous la direction personnelle de M. Winston Churchill, le grand homme d'Etat anglais, la London Films va réaliser une série de films traitant de nombreux sujets d'actualité : le retour à la monarchie, l'essor nippon, le chômage, le problème de l'or, etc. Comme on le voit, l'économie politique et sociale seront abordées sur l'écran et sans doute sous une telle forme qu'elles seront assimilables par tous les publics.

LIVRES NOUVEAUX

- I. — Pierre LHANDÉ : *L'Inde Sacrée*.
- II. — Maurice CAUDEL : *Pour les Etudiants Etrangers en France*.

I. — Pierre Lhandé

La physionomie d'un pays aussi immense que l'Inde, aussi complexe, ne peut se définir, se préciser dans son prodigieux ensemble. Telle n'a pas été l'ambition du R. P. Lhandé : il n'a pas songé, dans le bref espace de quatre mois, si bien employés fussent-ils, à la possibilité de parcourir utilement près de cinq millions de kilomètres carrés, ni de visiter en détail quarante-quatre grandes missions chrétiennes groupant à l'heure actuelle plusieurs millions de catholiques. Il a préféré consacrer tout son temps aux principaux centres de Trichinopoly, de Tuticorin, de Pondichéry, de Kumbakonam, de Madras, de Méliapour, de Mysore, de Goa, de Bombay et des diocèses de Ceylan : Colombo, Trincomalie et Kandy. C'est dans l'« ambiance particulièrement mouvante et passionnée » de l'Inde méridionale que le R. P. Lhandé a donc suivi l'effort de l'Eglise et de son armée de missionnaires. Mais peu importe que l'enquête soit circonscrite dans l'espace ; toute l'Inde se reflète dans la moindre de ses bourgades ; les grandes questions qui régissent les mœurs, les traditions, l'état d'esprit de cet énorme peuple se posent avec la même acuité dans le plus petit village du Marava ou de la vallée de Watrap. Partout les mêmes problèmes des castes et des rites hindous, dont les rivalités intransigeantes compliquent à l'extrême la vie sociale du pays. C'est à la résoudre que s'est efforcé François-Xavier, dont le R. P. Lhandé nous montre les traces si fraîches encore après trois siècles écoulés, que s'efforcent aujourd'hui ses successeurs. Malgré la difficulté de la tâche dont la solution serait le rapprochement des Intouchables et des Brahmes et l'acceptation des Parias par les autres castes de l'Inde, la persévérance des Missions obtient des résultats qui ne sont pas négligeables et permettent l'espoir. C'est ce travail dans la joie et l'enthousiasme, mais aussi parmi les pires difficultés et les dangers, que le R. P. Lhandé nous conte dans ce beau livre, au cœur même des chrétientés anciennes et nouvelles.

Arnaud RIO

pour eux avec tant d'amitié, d'ardent désir de les bien servir, préparera leur arrivée d'une manière très précieuse. Tout ce qu'il leur faut savoir est là, bien éclairci, méthodiquement exposé : d'abord, des vues synthétiques sur la France, son sol, son histoire, sur les Français, esprit, caractère, groupes sociaux, institutions, littérature et arts ; ensuite, après cette introduction préparatoire au voyage, les chapitres immédiatement utilisables : la manière de bien conduire l'étude de la langue, d'éviter les écueils, d'atteindre aussi rapidement que possible la qualité, de choisir les centres de travail ; l'art de voyager en France et de connaître l'essentiel de sa peinture, de sa sculpture et de son architecture, l'art de lire. M. Caudel ne ménage pas les précisions ; dans chaque domaine il indique les ouvrages de fond dont la lecture est indispensable, soucieux tout ensemble de ne pas surcharger le travail déjà considérable des jeunes étudiants et de ne rien omettre de ce qui peut rendre leur séjour en France aussi fécond que possible. Rarement livre voulant servir une cause, aider des jeunes esprits dont l'effort éveille tant de sympathies, n'a touché le but d'aussi parfaite manière.

Arnaud RIO

Les Sulpiciens

(Du FIGARO)

La Compagnie de Saint-Sulpice, qui est une des gloires de la France religieuse, vient de faire l'objet d'un fort intéressant volume de M. Jean Monval, dans l'excellente collection des « grands ordres monastiques et instituts religieux » dirigée par M. Edouard Schneider.

A côté de détails historiques du plus haut intérêt sur cette compagnie qui joua un rôle de premier ordre dans l'histoire du clergé de France, on trouve dans cette ouvrage des renseignements plus intimes et non moins édifiants sur la formation et l'activité apostolique des prêtres de Saint-Sulpice, dont le supérieur général actuel est S. Em. le cardinal Verdier.

Il y a actuellement à travers le monde 405 sulpiciens répartis entre les trois provinces de France, du Canada et des Etats-Unis. La Compagnie de Saint-Sulpice dirige 32 grands séminaires, dont 27 en France, 3 aux Etats-Unis, 1 au Canada et 1 au Tonkin. Elle dirige aussi les séminaires des Instituts Catholiques de Paris, Lyon et Toulouse, celui de l'Université de Washington. Les petits séminaires de Montréal, Baltimore et San Francisco lui sont également confiés. Le supérieur général est élu à vie par le chapitre général. Les Sulpiciens ne font ni vœux, ni promesses, ni serment, et leur costume est celui des prêtres du diocèse où ils travaillent.

« Saint-Sulpice ? C'est, écrit M. Monval, une grande école professionnelle de vertu sacerdotale. Le Sulpicien ? C'est un type de prêtre pieux, menant une vie calme, uniforme et modeste, une vie de concentration et de solitude ; de prêtre instruit, grave, bien élevé, prêt à tous les devoirs de la direction des séminaires, qui a bien mérité de l'Eglise et qui s'est imposé au respect du monde. Le mobile de cette vie, c'est l'admiration et l'amour passionné du sacerdoce. » Le résultat de cette séculaire activité, c'est « ce type unique de dignité et de zèle, ce modèle inégalable d'abnégation et de charité, le prêtre français ! »

Paul LESOURD

d'âge scolaire. Un auteur a le droit d'être jugé d'après son entreprise. Un chalet ne démerite pas de ne pas ressembler au palais des Médicis. *L'Épopée canadienne* ne synthétise pas éloquentement quatre siècles d'histoire comme le fait la *Naissance d'une race*. Ce n'est pas non plus une œuvre de vulgarisation pour public adulte. Elle s'adresse aux impubères, et comme telle c'est une merveilleuse réussite. Je viens d'en terminer la lecture à haute voix à Jean-Marc et à Jeanne, qui s'y sont vivement intéressés. Quiconque m'a entendu lire à haute voix admettra que l'intérêt ne pouvait venir ni du charme de mon organe ni de mon élocution. D'où je conclus, confirmation de mon impression personnelle, que le livre remplit ses destins de façon excellente.

Un ami qui fait ses délices de Léon Daudet prétend que le livre de M. Bruchesi est au moins « imparfait à l'indicateur », étant presque tout entier écrit à ce temps. L'introduction du *présent historique*, affirmerait un grammairien, aurait animé le récit, allégé nombre de pages et, à mon sens, empreint dans l'esprit des jeunes lecteurs une image plus durable, parce que plus vivante, de notre glorieux passé. Seulement, comme on dit en ma province, je ne suis pas sûr du tout d'avoir raison. A écouter parler mes enfants et ceux des autres, qui sont un peu plus vieux, je me demande si ce n'est pas une erreur d'employer le *présent historique* avec les impubères.

Il m'apparaît parfois qu'avant l'âge de puberté le passé et l'avenir n'ont aucune relation avec le présent. Ce sont d'autres mondes ayant des atmosphères

différentes de la nôtre et dont aucune exploration de la stratosphère ne peut découvrir la nature. L'esprit, comme le corps, ne croit que par absorption et est impropre à toute autre fonction. Sans la puberté, l'être humain apprendrait indéfiniment, n'oublierait presque rien — et ne comprendrait absolument rien. C'est entre douze et quinze ans, plus ou moins, suivant la précocité, que surgissent les qualités humaines. L'imagination, au sens de faculté créatrice de situations plausibles, qui reconstruit le passé, l'anime, le rend compréhensible, qui capture l'avenir et l'actualise ; l'imagination, dis-je, ne dépasse pas le niveau du rêve chez les enfants.

La notion du passé étant chez eux très vague, peut-être faut-il leur en parler au temps qui, pour eux, caractérise le passé par excellence : l'imparfait de l'indicatif. Et si cette supposition est juste, suis-je fondé de reprocher l'absence de qualités adultes à *L'Épopée canadienne* ? Car enfin, tout le long du livre, l'auteur manifeste son intention, qui est d'être compris de son jeune auditoire. Je crois qu'il y a réussi. La lecture de son livre mettrait les jeunes cerveaux d'une série de faits. Elle suppléerait le manuel scolaire, consolidera ses enseignements. Et plus tard cette semence, fertilisée par l'intelligence complète, germera, croîtra, s'épanouira en une *épopée canadienne* qui possède toutes les qualités épiques dont est dépourvue la présente narration. Le livre de M. Bruchesi alors se justifiera. D'ailleurs il n'a pas besoin de cet avenir justificateur. Il remplit de nos jours toutes les fins qu'il poursuivait : il est utile.

Alfred DESROCHERS

Deux bons livres utiles

I. — L'abbé Albert TESSIER : *Trois-Rivières, 1635-1935*. Collection des « Pages trifluviennes ». Trois-Rivières, le NOUVELLISTE.

II. — Jean BRUCHESI : *L'Épopée canadienne*. Collection des « Albums historiques ». Montréal, Editions Albert Lévêque.

I. — M. l'abbé Tessier

SIPPESSIMISTE qu'on soit de tempérament ou à cause de la crise, il faut admettre que le monde s'améliore. Quand j'étais écolier, mes prix d'examen étaient d'infectes galettes de Mame & Fils (1) ; ma sœur cadette, elle, décrocha d'ennuyeux et volumineux invendables indigènes ; et voici que mes enfants remportent des livres que je parcourais avec un plaisir extrême. Je ne puis rien souhaiter de mieux, par exemple, aux premiers de classe, en juin prochain, que le *Trois-Rivières* de M. l'abbé Albert Tessier, préfet des études au Séminaire Saint-Joseph.

L'œuvre n'est pas essentiellement un livre de récompense. Elle s'ajoute à la collection des « Pages trifluviennes » qui compte déjà une trentaine de titres ; je

ne trouve pourtant rien à quoi conviennent mieux les réflexions suivantes, extraites du prospectus de la susdite collection :

Beaucoup de personnalités donnent notre région en exemple. On loue l'effort d'éducation régionale poursuivi depuis quelques années chez nous. Il est de nature à éveiller la personnalité, à faire prendre conscience aux jeunes... et aux moins jeunes, des beautés, des richesses, des ressources matérielles et morales du coin de terre que nous devons comprendre, défendre et développer dans le grand tout de la patrie. Le patriotisme doit commencer par là.

Une simple expérience révélera aux sceptiques l'entrain avec lequel les jeunes « mordent » à des sujets de chez nous. Qu'on mette à leur disposition les œuvres écrites par des auteurs de chez nous pour les gens de chez nous. Ces ouvrages peuvent servir de volumes de récompense pour les concours particuliers ou la distribution des prix de fin d'année ; ils devraient également être en bonne place dans nos bibliothèques scolaires et parmi les ouvrages de consultation des professeurs, surtout des professeurs d'histoire et de géographie.

La citation est longue. Je ne m'en excuse point. Elle énonce un fait que nos pseudo-critiques, moi le premier, sont portés à négliger : la fin utilitaire d'un écrit. Il n'est rien que j'abomine autant que l'utilitarisme à contretemps. La fonction d'un roman n'est pas de mo-

raliser, c'est de raconter une histoire, de recréer une période de vie dans des circonstances particulières. L'histoire, par contre, me semble essentiellement un outil de propagande. Je doute qu'on écrive l'histoire à d'autres fins que de prouver telle et telle chose.

M. l'abbé Tessier, animateur et maître-artisan des fêtes de l'été dernier, croit à la destinée supérieure de notre petit peuple. Il est convaincu que notre groupe possède des forces vives qui surmonteront finalement tous les obstacles. Je crois bien avec lui que la région des Trois-Rivières a vu l'action de ces forces à leur plus haut période durant plus d'un siècle. Il y eut ensuite un laps de récréation, un sommeil. Aujourd'hui, nonobstant les signes contraires, la vigueur ancienne renaît ; nous assistons au réveil trifluvien.

Trois-Rivières, 1635-1935, est simplement l'illustration de cette thèse, illustration que l'auteur, à la fois le plus érudit et le plus modeste des hommes, trouve insuffisante, mais que ses lecteurs chériront à n'en pas douter. Certains déploieront peut-être avec l'auteur lui-même que l'ordonnance des matériaux ne soit pas plus « embouvetée », comme dirait un menuisier ; ils lui pardonneront cette déficience pour l'allure entraînante, les anecdotes, les à-côtés pittoresques et révélateurs, que permet la composition « jointive ».

Divisé en neuf livres suivant un rythme à peu près chronologique, l'ouvrage s'ouvre par une description préhistorique de la Mauricie et se ferme sur certaines activités de l'année courante. Ces quelque cent-soixante pages présentent, peut-on dire, tous les renseigne-

ments sur cette région qui, par son émigration ininterrompue, a contribué plus que toute autre au développement du pays. Et on y trouvera aussi, bien que ce soit sans recherche, des passages de véritable éloquence, comme cette description de la naissance du Saint-Maurice :

Comme un robot implacable, l'invasion des glaces passa sur les rocs aigus, abattit leurs cimes, triura, usa les blocs qu'elle entraînaient avec elle. Les caux, les vents, le gel, l'action chimique de l'air, toutes les forces obscures qui remodèlent sans cesse la face de la terre, achevèrent avec patience de sculpter le granit laurentien. Les pics farouches, agressifs, disparurent ; le roc dompté étala des nappes fauves qui s'étendaient en rudes ondulations comme les vagues d'une mer continuant à rouler ses flots après les secousses de la tempête.

Les pages d'aussi belle venue abondent. Il y a bien quelques pailles ici et là. J'ai même été scandalisé de lire le mot *anxieux* dans son acception anglaise de *désireux*, sous la plume de cet éducateur et apôtre de la refrancisation. J'ai regretté aussi de n'y pas voir la phrase qui place Mgr Lafleche au rang de nos plus grands hommes : « S'il nous faut parler anglais, eh bien, au moins, parlons-le le plus mal possible. » Les écoliers d'aujourd'hui, s'ils connaissaient ce mot, deviendraient peut-être par lui des « parleurs écoutables » à la TSF, en 1945.

II. — M. Jean Bruchesi

M. JEAN BRUCHESI, lui, en écrivant pour sa fille Anne *L'Épopée canadienne*, songeait surtout aux lecteurs

(1) La Maison Mame publie maintenant d'excellentes éditions de livres canadiens qui n'éurent pas toujours au Canada le succès qu'ils auraient mérité et qui, vu leur belle apparence typographique et leur bon marché, aideront puissamment aux petits Canadiens-Français à garder leur langue. — O. A.